

"C'est une campagne digne du temps des romains, disent-ils, et sans vos canadiens nous ne serions jamais arrivés dans ce pays de chien." Vous voyez que nos voyageurs ont su maintenir loin et haut leur réputation, non seulement comme canotiers mais aussi comme homme de cœur et de courage. Aussi, tout dernièrement, deux jeunes gens, dont je regrette de ne pouvoir donner les noms, ont, au péril de leur vie, sauvé plusieurs soldats anglais. Les officiers anglais en ont pris bonne note, et nul doute que l'Angleterre se rappellera des dévouements, des sacrifices obscurs et des tombes laissées à la garde des bêtes fauves !

Déjà, plusieurs officiers supérieurs, ont récompensé privément quelques-uns de nos hommes tant ils ont été empoignés d'admiration pour eux !...

Toutes ces choses-là réjouissant le cœur, je suis heureux de vous les faire connaître. Malgré cette gloire éphémère et peu lucrative, nos voyageurs aspirent à revoir leurs foyers au plus vite, convaincu que les joies de la famille et que la vue du clocher leur fera oublier tant de souffrances. Aussi douterai-je beaucoup de succès de l'expédition si on organisait demain une expédition volontaire de quatre cents canadiens pour aller au pays de "quelques arpents de neige !"

Neige ! oui, si vous voulez bien, mais cœur et chauds ardents comme le soleil du Soudan.

Quelle différence, grands dieux ! avec la race Egyptienne qui hurle comme des chacals en conduisant les bateaux qu'elle brise pour ne pas les monter !...

J'ai si peu de confiance et d'estime pour ces gens-là que je me demande si les soldats Egyptiens ne tourneront pas casaque contre les Anglais. Cela s'est déjà vu. Je ne devrais pas dire *soldats*, car ils sont paresseux, sales, au *tu*, et au *toi* avec leurs officiers.

Je vous écrirai à la première occasion, car nos bateaux sont arrangés et nous allons partir.

GASTON P. LABAT.

Soudan, 30 décembre, 1884.

On s'est souvent plaint en France que les jeunes filles fussent élevées à Saint-Denis pour tout, excepté pour faire des femmes d'intérieur et de ménage. Le général Faidherbe vient d'installer un cours de cuisine aux écoles de Saint-Denis et d'Ecouen. Dix jeunes filles à tour de rôle, seront obligées de préparer les repas, sous la direction de chefs émérites.

* *

Notes d'album :

"Les plus grands poètes sont ceux qui font de la poésie en action."

* *

"Les femmes aiment mieux les hommes qui n'osent pas ; mais, en attendant, elles se laissent prendre par ceux qui osent."

* *

Quels sont les signes au moyen desquels on reconnaît une sottise ?

Elle est toujours recherchée des sots et elle les préfère aux gens d'esprit.

* *

Madame Robert doit donner un concert à Montréal, prochainement.

* *

Note d'album :

"L'imprudance est la belle-mère de la sûreté."

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 20.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXVIII

Pour lui ou pour Menko ?

Non, pour lui ! Elle n'était pas assez vile pour avoir si bien menti lorsqu'elle suppliait, lorsqu'elle demandait, réclamait, mendiait la mort à Zilah qui avait droit de vie et de mort sur elle.

—Oui, droit de mort.—Et droit de pardon, aussi, pensait Zilah dans ces songeries qui éternellement lui gonflaient le cœur.

Ah ! s'il était mort, Menko !

Zilah se sentait peu à peu envahi par un état nerveux très douloureux, et voulant dompter ce nervosisme, il se harassait à aller seul dans Paris, regrettant Varhély, inquiet aussi de cette absence prolongée, puis rentrait las, après une journée de marche, mais sans réussir jamais à chasser cette obsédante vision de Marsa. Et la douleur à la longue se mêlait d'ennui, la vie, la lente vie aux monotones souffrances semblaient au prince plus maussade encore que mélancolique.

—Je ne déjeune pas, dit-il, un matin, à son domestique.

Il prenait en haine son logis, ses livres, son *home* habituel.

Il descendit à pied les Champs-Élysées. Au coin de la place de la Madeleine, il entra dans le restaurant, regardant machinalement, du fond du rez-de-chaussée, ce coin de Paris alerte et gai, avec les arêtes nettes de l'église se détachant en gris sur un pan de ciel bleu : les feuilles poussiéreuses des arbres, l'asphalte, les passants, les omnibus jaunes, l'alacrité, l'activité élégante de la vie parisienne.

Puis il fut tout étonné de s'entendre appeler brusquement, et de voir là, devant lui, debout, lui tendant la main comme il lui eût demandé une aumône, le gros Vogotzine, l'air bizarre, presque peureux, et qui lui disait :

—Ah ! cher, que je suis donc content de vous voir ! Je déjeunais là, tout à côté,—il montrait une table que Zilah n'avait pas vue,—et mon satané journal devait me masquer à vous... Ouf !... Ah ! si vous saviez ! J'étouffe !

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Andras.

—Ce qu'il y a ? Regardez-moi. J'en suis encore rouge !

Ce malheureux Vogotzine, entré là, au restaurant où il avait déjeuné, par hasard, regrettant le jardin de Maisons-Laffitte, le *rockingchair* de Marsa, où, puisqu'elle ne s'y asseyait plus, il s'allongeait maintenant, là-bas, balançant son gros corps sous les arbres, par les journées chaudes ; — Vogotzine qui venait de copieusement déjeuner, selon son habitude, avait eu l'imprudance de demander au garçon un journal russe, le *Nouveau Temps*, et, alors là, lisant tout en sirotant son kummel, qu'il trouvait un peu fade, regrettant presque l'eau-de-vie de grains, le *vodka* de ses soldats, brusquement dans ces colonnes de la gazette russe, ses yeux tombaient sur une correspondance d'Odessa, et lisait les détails d'une exécution de trois nihilistes, donc deux gentilshommes, amenés sur la place de l'Abattoir, vêtus de noir, tournant le dos aux chevaux qui les traînaient, et chacun d'eux portant sur la poitrine une planche noire avec cette inscription en lettres blanches : "Criminel de haute trahison."

Alors le pauvre Vogotzine frissonnant de la tête aux pieds. Diable ! Diable ! Chaque détail de l'exécution, d'ailleurs assez mélodramatique, lui entraient en plein estomac comme une lame de fer rouge. Il voyait réellement le cortège, les trois gibets peints

en noir ; derrière chacun d'eux le cercueil noir couvert d'un linceul gris, avec la fosse creusée à côté, sous la potence. Il apercevait, dans le carré des troupes formé par un bataillon d'infanterie, un platoon de cosaques, le bourreau Froloff, debout, avec sa chemise rouge, son large pantalon de peluche noire passé dans ses bottes, et à côté de lui, un aumônier en deuil, très pâle.

—Qui diable, donc, a l'idée de raconter ces choses là dans les journaux ? grommelait Vogotzine.

Et, effaré, il entendait le greffier lire la sentence, il voyait le prêtre présenter la croix aux condamnés, et Froloff, avant de jeter sur la tête les capuchons attachés à leurs chemises, dégrader les gentilshommes en leur brisant leurs épées sur le crâne...

Alors, suffoqué, Vogotzine jetait à terre le journal, comme il l'eût fait d'une chenille tombée des arbres, et cramoisi, les yeux hors de l'orbite, effaré, il attirait à lui le carafon de kummel, le vidant à demi pour se remettre. Il lui semblait que Froloff était là derrière lui, étendant sa main de bourreau sur sa tête, et que les branches des candélabres du restaurant, surplombant son crâne chauve, étaient des bras de gibets prêts à le saisir.

Vogotzine avait besoin, pour se rassurer, de regarder les garçons en vestes noires, les consommateurs, la salle gaie et dorée du restaurant, qui l'emportaient à cinq cents lieues de la place de l'Abattoir.

—Le diable enlève les gazettes ! Elles sont stupides ! Je n'en lis plus une dorénavant ! Plus une donc déjà ! C'est absurde, ça ! Absurde !... Drôle de digestif !

Et, demandant la carte, il allait sortir, portant de temps à autre la main sur le dessus de sa tête, comme si son épée de général, en s'y brisant, y eût laissé une contusion ou une plaie.

Il roulait encore de grosses prunelles égarées autour de lui, interrogeant les glaces aux cadres dorés, comme pour y découvrir l'ombre de Froloff et le fuir, quand tout à coup il aperçut, assis près de là, Andras, qu'il ne reconnaissait pas d'abord, et vers lequel, se levant, il se précipita, laissant échapper, dans une bouffée d'alcool, un grand cri soulagé, le cri de joie d'un enfant apercevant un défenseur :

—Vous ?... Ah ! la bonne idée !... Vous, ici !... Comment vous portez-vous ?

Il tendait à Andras ses grosses mains, et le prince remarqua que ce pauvre Vogotzine, qui s'assit lourdement de son côté, comme il fût tombé, brusquement absorbée, en une lampée rapide, jointe à la terreur née de sa lecture, lui faisait monter au cerveau une ivresse brutale, et le général, écrasé sur la banquette de velours où il s'éroulait dans sa redingote de drap noir, laissait sortir de son col de chemise, dont il avait dénoué la cravate et arraché le bouton, une face ronde et rouge, aux yeux atones, avec des lèvres sèches qu'il faisait claquer l'une contre l'autre dans sa moustache.

—Ça vous étonne de me voir ici ? dit-il, comme s'il eût oublié tout ce qui s'était passé depuis des semaines... Moi aussi !... mais je m'ennuyais donc tant là-bas... Maisons... je me faisais vieux, comme disait autrefois à Odessa la petite... la petite... enfin Stéphanis... Et je suis venu donc humer l'air de Paris... Mauvaise idée ! Si vous saviez ! Quand je pense que cela pourrait m'arriver !

—Quoi ? demandait Andras, machinalement.

Et Vogotzine, le regardant toujours de ses yeux ronds :

—Quoi ? disait-il, la voix étranglée. Mais Froloff donc, cher !... Froloff ! L'épée cassée sur la tête ! la potence ! Je ne suis pas nihiliste, Dieu m'en garde, mais j'ai déplu au tzar... Et déplaire au tzar... br !... Figurez-vous, cher, la place de l'Abattoir... Odessa... Non, au fait, non n'en parlons plus, fit-il brusquement en regardant autour de lui, comme si la sotnia de cosaques eût été là, à cheval, dans ce restaurant même, pour l'arracher de sa place, au